

STÉPHANE MONDOLONI

Les Tranches de vie



Stéphane Mondoloni

Les Tranches de vie

© Stéphane Mondoloni, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5211-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le drame est la conclusion et l'instant le plus
intéressant d'un roman quelconque

Beaumarchais

I

Parfois les liens de cœur doivent être semblables à des liens de sang. Parfois même plus forts. Moi qui n'ai connu le lien du sang qu'avec ma mère : j'ai pourtant eu une famille ; d'adoption ; de cœur. Ces liens que le hasard de la vie avait tissés pour moi, les années les effilochèrent violemment, fil après fil.

En peu de temps j'ai vu mon existence se remplir de circonstances miraculeuses ; d'ineffables déchirures ; de pertes abominables ; de courtes accalmies rattrapées par d'affligeantes tribulations ; de changements brutaux, clôturés par un acte impensable.

Sans trop savoir pour qui je joue dans ce drôle de drame qu'est ma vie, de nature fataliste j'ai essayé de me rappeler que derrière l'amas de nuages brille un chaud soleil.

Malgré, je pense, de correctes aptitudes, je n'ai jamais rien su faire. Je sais simplement que le silence qu'impose ma solitude d'aujourd'hui m'a poussé à griffonner les étapes clés de ma vie ; mêlées de quelques fioritures ; pour aboutir enfin à mon éloignement de la société ; de la raison parfois ; et ma séparation avec le bien de par cet acte impensable : quoique le bien soit récupérable...

*

II

Ma mère avait fui la misère que la suprême Albion lui offrait alors que je n'étais encore qu'un nouveau-né. C'est en France qu'elle trouva miraculeusement la richesse et la chaleur d'une famille. Famille que le hasard nous jetait dans l'insolente partie de notre destinée. Le père nous avait recueillis parmi les siens par pure bienveillance. Il avait saisi la détresse de cette jeune fille de dix-sept ans qu'était ma mère quand elle débarqua d'Angleterre, famélique, et si fraîche encore pour l'arène du monde.

C'était à Calais. Le père était marchand d'art et antiquaire : il avait la science du beau et des objets. Comme il était très pointilleux, quand il le pouvait, il venait lui-même chercher certaines marchandises envoyées par bateau.

C'est en quittant le port de Calais qu'il rencontra ma mère. Enfin, qu'il la ramassa serait un plus juste terme.

Alors qu'il s'éloignait du tumulte portuaire, dans le cahotage d'une diligence, en passant proche d'une rue étroite, il entendit des hurlements. Le cocher lui aurait supplié de faire le sourd quant aux hurlements jaillissant de ruelles si peu sûres. C'est à ses mots qu'il ne prêta l'oreille. Après avoir fait arrêter la voiture, il descendit accompagné de son domestique : homme de qui je tiens le récit. Puis tout en sortant la pointe de sa canne dard, il pénétra dans la ruelle, et tomba sur deux crapules qui taquinaient vilainement ma mère, luttant ; tandis que je baignais dans le caniveau. Comme les deux diables n'étaient que de vulgaires buveurs profitant d'une frêle jeune fille ; à la vue de la lame et du caractère déterminé de notre protecteur, ils détalèrent lâchement.

C'est ainsi que nous fûmes secoués, à peine caressés des premiers vents de France : l'intimité de ma mère débraillée, et moi emmaillotté de fange.

Mais la bonté du ciel nous accorda un ange.

Un riche marchand qui tenait davantage du paladin que du bourgeois en affaire. Touché par le récit que lui fit ma mère dans son anglais timide ; qu'il comprenait parfaitement ; il lui proposa aussitôt son soutien, et lui offrit la

chance d'espérer un meilleur avenir.

Dans ces détresses premières, combien de jeunes filles affamées n'ont d'autre choix que de lever leurs jupons pour quelques bribes de survie ? Mais la générosité d'un homme ; un inconnu ; permit à ma mère de rester digne.

Ainsi ma mère et moi trouvions place au sein d'une miraculeuse famille.

J'eus une tout autre version concernant notre établissement. Mais en vérité, j'étais peu curieux durant mon enfance sur le pourquoi de notre situation. J'étais choyé dans une vie confortable ; cela suffisait. J'eus écho que mon père aurait été soldat français de passage à Londres, pour je ne sais quelle raison. Sûrement un déserteur de qui ma mère dans sa légèreté juvénile avait été la fleur accessible. Bien entendu l'illusion révéla sa couleur quand mon père disparu ; envolé ; et que ma mère se retrouva seule ; la joue creuse, et le ventre bombé.

Une fois je surpris ma mère en bavardage avec la vieille servante, qu'elle tenait pour confidente ; elle disait d'un ton de reproche mêlé de nostalgie en parlant de mon géniteur : « Ce n'est pas la guerre qui l'a tué ! C'est la vérole ! » À l'époque mon jeune âge se faisait une idée bien bancale du mot vérole. Ce fut l'une des très rares fois que ma mère évoqua le fantôme *passé*.

Finalement la vérité sur notre arrivée en France ; miséreux ; je la dois au domestique présent ce jour-là. Il me la dévoila alors que la mort lui absorbait ses derniers jours. À son chevet je le soutenais. Nous étions proches. Malgré les années qui nous séparaient nous étions vraiment bons camarades. Comme lui-même n'avait pas connu son père, et que sa mère peu bavarde avait enveloppé son enfance des brouillards du silence, il avait jugé naturel de m'éclaircir sur les ombres qui couvraient ma propre vie.

Je ne fus pas plus perturbé que ça face à cette confidence : mais éternellement reconnaissant envers notre inopiné protecteur.

Depuis je garde ce dévoilement enfoui au fond de moi. Je me fichais pas mal de savoir qu'on me l'ait caché ; je le comprenais même. Au reste peu m'importe que mon père soit mort ou vivant. Le fait est que je ne l'ai pas connu ; et c'est peut-être aussi bien comme ça. Après tout, s'il n'avait pas été là pour moi, pourquoi devrais-je m'en soucier ?

Quant à la cause réelle qui poussa ma mère à fuir l'Angleterre si jeune, un nouveau-né accroché à sa faible poitrine ; je pense que c'est sous une autre

sphère qu'on m'en ouvrira le livre.

Enfin, je grandissais dans un manoir des campagnes normandes ; grâce à la plus charitable des interventions ; grâce à notre angélique protecteur : Monsieur Eugène Artebelle.

*

III

Je vais raconter comment une suite d'événements funestes a bousculé ma vie. Mais il est important de fixer l'atmosphère dans laquelle j'ai grandi. Ma mère et moi étions donc sous l'aile de M. Eugène Artebelle ; riche marchand d'art et d'objets anciens demeurant avec sa famille et ses domestiques dans la campagne rouennaise. Je le tenais pour protecteur. Il n'avait pour moi qu'amour sincère et paternel. Et la plus douce bienveillance pour ma mère, qu'il occupait aux tâches extérieures ; spécialement de jardinage et d'un magnifique potager. Peu importe le temps elle aimait le grand air. Je tiens ça d'elle : moi qui toujours préférerais passer ma vie dehors.

Un précepteur se chargeait de mon éducation : M. Duval. Il m'enseignait les matières que l'on juge essentielles... que je trouve assommantes. Très vite je compris que je n'étais pas fait pour l'étude. Mais je m'y attelais très sérieusement. J'étais très bon élève. Et puis j'étais conscient du principe de l'éducation. J'étais reconnaissant quant à ma situation ; je me voyais comme favorisé.

Imaginez quelle bonne fortune déposa cet *ange de charité* sur le chemin rocailleux, qu'à peine né, la vie m'offrait. J'aurais pu être étranglé par le fil noir que la Parque dévidait dès mes premiers jours ; et sans même le comprendre, être écrasé dès le départ sous un fardeau misérable qu'un destin malheureux semblait ébaucher. J'eus donc beaucoup de chance.

Au manoir tout était paisible. L'environnement était parfaitement soigné. Les domestiques tenaient la maison comme on peint un chef-d'œuvre. Il n'y avait jamais à redire. Il y avait la vieille servante et cuisinière, la bonne vieille Denise. La suave Léontine qui jouait du plumeau, préposée au ménage. Mon camarade et révélateur, homme touche-à-tout ; le factotum ; le loyal Albert. M. Eugène et son épouse Mme Louise ; ce doux soleil cajoleur ; femme admirable qui mérite son nimbe d'or. Et leur fils unique, Théodore.

Ma mère s'appelait Mary W... Elle me donna le nom d'Henry ; que l'on prononce à la française.

*